Palat LII. 163 (2)

AZÉMIRE,

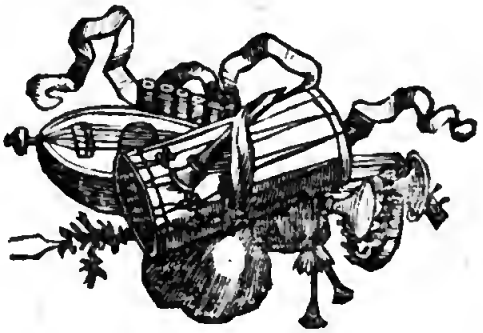
TRAGÉDIE.

AZÉMIRE,

TRAGÉDIE.

Par M. DE CHENIER.

Repréſentée à Fontainebleau le 4 Novembre 1786, & ſur le théatre de la Comedie Françaiſe, le 6 du même mois.



A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXVII.

LETTRE

A M. LE CHEVALIER

DE PANGE.

JE vous envoie, mon cher Ami, la Tragédie d'Azémire. Vous y trouverez des paſſions & non pas des coups de théatre. Vous y trouverez, ſinon les mœurs ſévères de la Scène Grecque, du moins ſon extrême ſimplicité. Vous me direz peut-être que je n'ai pas trop bien pris mon temps, & j'en conviendrai.

Cette ſimplicité eſt ſi remarquable dans Sophocle & dans Euripide, que nos meilleurs Poëtes, en préſentant ſur la Scène Françaiſe des Tragédies Grecques, ont preſque toujours gâté leur ſujet par une double intrigue, afin de remplir la meſure des cinq Actes, meſure indiſpenſable au jugement d'Horace, mais qu'Ariſtote ne preſcrit point, & que la raiſon ne preſcrit pas davantage. Vous ſavez d'ailleurs, mon cher Ami, que les Grecs n'ont jamais connu cette règle. Il ne faut que lire avec attention leurs Ouvrages, pour ſe convaincre qu'on les repréſentait ſans aucune interruption. Si l'on devait regarder comme des en-

tr'actes les endroits où le Chœur reſte ſeul en Scène, l'Œdipe à Colone ſerait en deux Actes. Le Chœur ne reſte ſeul que vers la fin de la Pièce, depuis le départ d'Œdipe juſqu'au moment où l'on vient annoncer ſa mort. Il ſe trouverait alors que le ſecond Acte aurait un peu plus de cent vers, & le premier près de dix-ſept cents.

Ariſtote, ce grand admirateur de la Tragédie, qu'il élève au deſſus même de l'Epopée, ce critique Philoſophe, qui a réfléchi ſi profondément ſur la nature des Arts, Ariſtote recommande expreſſément la ſimplicité de l'action tragique. Il avertit les Poëtes que la Fable d'une Tragédie ne doit pas être celle d'une Epopée; il blâme Agathon d'avoir reſſerré tout le plan de l'Iliade dans une ſeule Tragédie; & véritablement cette Tragédie d'Agathon, qui ne réuſſit point chez les Grecs, ne pouvait être, par ſa conſtitution, qu'un Ouvrage déraiſonnable.

Le même Critique demande que la terreur & la pitié ſoient excitées par le fonds même du Drame, & non par le ſpectacle. Il veut qu'on puiſſe ou pleurer ou frémir en fermant les yeux, & ſeulement en écoutant la Tragédie: ce qui ne peut avoir lieu que par la vérité des ſituations & par l'éloquence du ſtyle. Quand l'effet ne vient que du Spectacle, ajoute-t-il, tout le mérite ap-

partient au Décorateur, & non pas au Poëte. M. de Voltaire a ſouvent développé ce principe; mais depuis la mort de M. de Voltaire, vous ſavez combien on a perfectionné la Tragédie.

C'eſt à quoi je n'avais pas ſongé, mon cher Ami, en compoſant Azémire. Elle fut d'abord repréſentée à Fontainebleau; j'avais alors vingt-un ans; & comme il faut encourager les jeunes gens, la Pièce fut ſifflée d'un bout à l'autre. Jamais, m'a-t-on dit, pareille aventure n'était arrivée à Fontainebleau. Le rôle de d'Amboiſe fut plus ſifflé que tout le reſte. Les huées ſur-tout furent très-longues, quand on en vint à ces vers :

Que diront les Français, que dira ton vieux père,
Alors qu'il apprendra, &c.

Quelques perſonnes, & même quelques prétendus Gens de Lettres, avaient entendu :

Que dira Dieu le père ?

On convint généralement que cette idée était bien ridicule, & j'avoue que je ſuis du même avis. Dans tout cela pourtant deux choſes m'étonnaient. L'Acteur qui a rendu admirablement le rôle de d'Amboiſe, joint au mérite ſi rare d'être toujours énergique & noble, le mérite de prononcer fort nettement; & ceux qui croyaient avoir entendu, *que dira Dieu le père ?* n'étaient pas ſoupçonnés de manquer d'oreilles.

La Pièce, repréſentée à Paris, réuſſit infiniment mieux qu'à Fontainebleau, quoi qu'en ait dit le Journaliſte de Paris. L'abſence d'une Actrice a long-temps interrompu les repréſentations d'Azémire. La ſeconde, & les deux ſuivantes, données dans le mois de Juillet dernier, ont été beaucoup plus favorablement reçues que la première, quoi qu'en ait dit encore le Journaliſte dont je vous ai déjà parlé.

D'autres ont été plus indulgens. Parmi les Ecrivains périodiques qui ont parlé de cet Ouvrage, il faut diſtinguer l'Auteur de l'Année Littéraire. C'eſt le ſeul qui ait véritablement rendu compte de la Pièce ; & malgré les éloges dont il m'a comblé, c'eſt dans ce compte même qu'on trouvera les critiques les plus ſévères. La plupart m'ont paru fort judicieuſes. Il en eſt pourtant quelques-unes ſur leſquelles je ne ſçaurais adopter ſon avis. Un des reproches qu'il fait à la Pièce, c'eſt que le dénouement en eſt prévu ; mais il y a des Tragédies dont le titre même annonce le dénouement ; témoin la mort de Céſar. Il y a plus : le dénouement eſt néceſſairement prévu dans toutes les Tragédies fondées ſur l'Hiſtoire. On ſait que les enfans de Brutus périront, que Britannicus ſera empoiſonné. On en peut dire autant des ſujets fondés ſur des Fables très-connues. Dans les Pièces où le caractère d'un perſonnage produit le dénoue-

ment, ſi ce caractère eſt bien tracé, le dénouement eſt prévu. Titus dans Bérénice, & Turenne dans Azémire, commettraient une lâcheté, s'ils agiſſaient autrement qu'ils n'agiſſent. Il me ſemble même que ce n'eſt point le dénouement qui doit exciter la curioſité dans la Tragédie; mais plutôt les moyens qui amèneront le dénouement. Dans Athalie on prévoit, dès le premier Acte, que Joas ſera couronné, & qu'Athalie ſera tuée. On eſt certain de ce dénouement, parce que tout autre ſerait inſupportable. Il exiſte néanmoins dans Athalie un grand intérêt de curioſité, par la raiſon qu'une foule de circonſtances s'oppoſent à l'évènement qu'on déſire, & que ce dénouement néceſſaire paraît en même temps preſque impoſſible.

Un autre reproche qu'on fait à la Tragédie d'Azémire, c'eſt l'inaction de Soliman. Ce reproche ne me paraît que trop juſte. Je crois que c'eſt en effet le principal défaut de la Pièce, & que ce défaut en rend quelquefois la marche languiſſante. Vous devez vous rappeler, mon Ami, que l'inutilité de ce rôle vous avait frappé, & qu'elle fut remarquée preſque généralement aux différentes lectures que vous avez entendues. Pour me défendre alors, je ne citais pas l'inſupportable rôle d'Œnarus dans Ariane, où tous les rôles ſont ridicules, à l'exception du principal; mais je citais Antiochus dans Bérénice, Aſſur dans Sémiramis,

Philoctète dans Œdipe. Sans doute il aurait mieux valu ſe corriger. Mais d'après la conſtitution de la Pièce, je croyais impoſſible de changer le rôle de Soliman. J'avoue que je n'en ſuis plus ſi perſuadé. Ce changement toutefois, qui rendrait la marche de la Pièce plus vive & plus fortement tragique, exigerait un travail aſſez conſidérable, & je n'aurai le droit d'entreprendre ce travail qu'après avoir, ſi je puis, par d'autres Ouvrages, mérité l'attention du Public. Je me bornerai, en ce moment, à lui préſenter Azémire avec tous ſes défauts, afin qu'il puiſſe en juger par lui-même, & non ſur des rapports contradictoires.

Quant aux reſſemblances, on ne trouvait pas mauvais, en 1734, que M. de Pompignan fît repréſenter une Didon ſur le même théatre où l'on repréſentait Bérénice & Ariane. On ne lui reprochait point d'avoir tiré de Virgile & de Métaſtaſe preſque tout ce qu'il y a de remarquable dans ſa Pièce, & quelques gens m'ont reproché d'avoir beaucoup emprunté du Taſſe. D'abord je n'ai point imité le Taſſe dans les caractères. Azémire n'eſt ni une Coquette, ni une Magicienne; & ceux qui ont fait ſemblant de reconnaître Ubalde dans le perſonnage de d'Amboiſe, n'ont pas ſongé que ſi ce perſonnage a quelque mérite, c'eſt peut-être celui d'être quelquefois éloquent, & qu'un bouclier magique ne ſçaurait donner l'idée d'un

diſcours noble & théatral. Je ne dois non plus aucun détail à l'Auteur de la Jéruſalem délivrée. Je puis m'être trompé ; mais ſi quelque diſcours d'Armide ou de Renaud m'avait paru ſuſceptible d'être tranſporté avec ſuccès au théatre, j'aurais ſaiſi cette occaſion de puiſer de vraies beautés dans le plus grand Poëte de l'Italie moderne, comme lui-même en a ſouvent puiſé dans Virgile, Virgile & les Tragiques Grecs dans Homère.

PERSONNAGES.

AZÉMIRE,	*Mlle Saint-Val.*
SOLIMAN,	*M. Saint-Prix.*
TURENNE,	*M. Saint-Fal.*
D'AMBOISE,	*M. de Larive.*
NARSÈS,	*M. Naudet.*
ISMÈNE,	*Mme Suin.*
Gardes de la Reine.	
Soldats de Soliman.	

La Scène eſt dans Héraclée, ville de Cilicie, au temps de la première Croiſade.

AZÉMIRE,

AZÉMIRE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOLIMAN, NARSÈS.

NARSÈS.

JE ne me trompe point; quoi! Seigneur, c'eſt vous-même?
Ah! daignez pardonner à ma ſurpriſe extrême.
Quel deſtin vous conduit? Parlez; comment ce jour
M'offre-t-il, en nos murs, Soliman de retour?
Le glaive des Chrétiens eſt levé ſur nos têtes;
Dans ce trouble effrayant des ſanglantes tempêtes,
Quoi! pour nous ſecourir, vous les avez forcés
Ces remparts, ces chemins d'armes tout hériſſés?

Notre attente eſt comblée ; & ſur votre vaillance
Ces murs peuvent encor fonder quelque aſſurance.

SOLIMAN.

Dès ce moment, Narsès, vos dangers ſont les miens.
Cette nuit dans leur camp j'ai ſurpris les Chrétiens ;
Et de mes Syriens l'impétueux courage
M'a livré juſqu'à vous un facile paſſage.
Vain & frivole éclat qui vient de me couvrir !
Mes Etats ſont perdus, & j'y devais courir ;
Et là, de ſoins plus grands ma valeur occupée
Détruiſait de Bouillon la puiſſance uſurpée.
Mais j'aime, tu le ſais. Trop indigne Guerrier,
De mon funeſte amour je dépends tout entier ;
Et chaque jour me voit, d'une main impuiſſante,
Cherchant à ſecouer ma chaîne aviliſſante,
La retenir ſans ceſſe & ſans ceſſe en rougir,
Et toujours ſoupirer quand il faudrait agir.
Enfin j'ai ſuccombé. Le péril de ta Reine
Dans les murs d'Héraclée aujourd'hui me ramène.
Je l'adorai long-temps ſans eſpoir de retour,
Long-temps ſon jeune cœur, inſenſible à l'amour,
N'offrit à mes ſoupirs qu'une pitié cruelle ;
Mais j'ai vaincu Bouillon, je l'ai vaincu pour elle :
Je viens de mes exploits lui demander le prix.

NARSÈS.

Ah ! plutôt armez-vous d'un généreux mépris ;
La gloire doit payer cette haute vaillance,
Dont l'amour ne ſçaurait être la récompenſe.

SOLIMAN.

Comment ?

NARSÈS.

N'écoutez pas, Seigneur, un vain eſpoir,
Et de ſes yeux ingrats dédaignez le pouvoir.
La Reine à vos deſtins ne ſera point liée ;
A d'indignes amours la Reine humiliée ....

SOLIMAN.

Ciel ! achève .... Azémire .... Elle a donné ſon cœur ?

NARSÈS.

De cette ame ſi fière un Chrétien eſt vainqueur.

SOLIMAN.

Un de ſes oppreſſeurs ! un Chrétien ! Azémire !
Et peut-on concevoir ce coupable délire ?
Azémire, dis-tu; .... non, je ne le crois pas :
Azémire n'a point des ſentimens ſi bas.

NARSÈS.

En vain vous vous flattez ; ce n'eſt plus un myſtère.
La Reine, de ſa honte eſclave volontaire,
Semble vouloir, Seigneur, étaler à nos yeux
D'un ſacrilège amour les tranſports odieux.
Turenne, c'eſt le nom de ce Français qu'elle aime;
Turenne en ce palais ſemble régner lui-même,
Seigneur; & ſes diſcours, tout en elle aujourd'hui,
Ses regards, ſes ſoupirs ne parlent que de lui.
A peine en ſon printemps, des rives de la Seine
Il ſuivit des Croiſés la fortune incertaine.

Quelque gloire peut-être a ſignalé ſon bras :
Ardent, impétueux, dans l'un de ces combats,
Quand de nos murs oiſifs dédaignant les barrières,
Sous mes ordres marchaient nos légions guerrières,
Le jour baiſſait ; les miens s'éloignaient à grands cris :
Seul & le fer en main pourſuivant nos débris,
Au milieu d'une troupe à ſa rage immolée,
Turenne ſur mes pas entra dans Héraclée.
Mais entouré bientôt par ce peuple indigné,
Percé de coups lui-même & dans ſon ſang baigné,
Il ſe rend. Ses périls, ſes exploits & ſon âge,
Et ſes yeux preſque éteints, mais brillans de courage,
Et, le dirai-je encor ? nos deſtins en courroux,
Pour lui dans ce moment s'uniſſaient contre vous :
Azémire le vit. Vous ſavez tout le reſte.

SOLIMAN.

Un Chrétien ! ſe peut-il ? O récit trop funeſte !
Eh quoi ! de mes Sujets deux fois vaincus par eux,
J'aſſemble en frémiſſant les débris généreux,
Ses jours ſont menacés, je cours à ſa défenſe,
Je cours ; & de mes pas telle eſt la récompenſe ?
Et toi de ſes mépris ſpectateur aſſidu.....

NARSÈS.

Pour vous ſervir, Seigneur, j'ai fait ce que j'ai dû.
Mon crédit, je le ſais, mon rang eſt votre ouvrage ;
Et ſi dans cette Cour je pouvais davantage,
Votre amour accueilli d'un plus heureux ſuccès,
N'aurait point à former de ſtériles regrets.

Mais d'un penchant coupable accuſateur ſévère,
Après de vains diſcours il a fallu me taire;
Et l'oreille des Rois ne ſçaurait écouter,
Seigneur, que les conſeils qui les veulent flatter.

SOLIMAN.

Pardonnons-lui, Narsès, un moment de faibleſſe;
Elle peut à mes yeux rougir de ſa tendreſſe;
Oui, je l'eſpère encor, ce jour va l'éclairer.

NARSÈS.

Ainſi que vous, Seigneur, je voudrais l'eſpérer.
Mais ſongez-vous qu'elle aime?

SOLIMAN.

Et je brûle pour elle!

NARSÈS.

Vous l'entendrez.

SOLIMAN.

Ami, je compte ſur ton zèle.
Va la trouver; dis-lui que Soliman vainqueur
Apporte à ſes genoux tous les vœux de ſon cœur;
Qu'il vient de la ſauver, que c'eſt lui qui t'envoie;
Et qu'au plus tôt, Narsès, il faut que je la voie.

SCÈNE II.

SOLIMAN.

JE vais flatter encor ſes orgueilleux attraits.
Sans doute il valait mieux ne la revoir jamais.
Vaincu par ces Chrétiens, mais vainqueur de moi-même,
Il valait mieux cacher un front ſans diadême.
Quels ſont donc ces mortels qu'a vomis l'Occident?
Juſqu'où va de leur Dieu l'effroyable aſcendant?
Tout frémit devant eux, & ſa main triomphante
A nos drapeaux ſanglans enchaîne l'épouvante;
C'eſt peu; de la Beauté, Reine de nos deſtins,
Le cœur vain & fragile eſt encor en ſes mains.
Mes feux n'ont point touché cette fière Azémire!
Un Français, un Chrétien a donc pu la ſéduire!
Ah! cette indignité doit ternir à mes yeux
De ſes plus doux regards l'éclat pernicieux.
Devant l'Aſie entière elle eſt trop avilie,
Il eſt temps que mon cœur la dédaigne & l'oublie.
Mais je la vois, c'eſt elle; & comment l'oublier?

SCÈNE III.

SOLIMAN, AZÉMIRE, ISMÈNE, *Gardes.*

SOLIMAN.

MADAME, enfin le Ciel vous ramène un Guerrier
Formidable aux Chrétiens, un Soudan qui vous aime,
Et qui de vous venger fait ſa gloire ſuprême.
J'avouerai cependant que je ſuis confondu
De tout ce qu'en ces lieux j'ai d'abord entendu.
Madame, on vous inſulte; on prétend qu'une Reine,
Et ſi digne du trône, & ſi jeune, & ſi vaine,
De ſes longues fiertés interrompant le cours,
Nourrit tranquillement de perfides amours;
Que vous avez trahi votre Loi, votre gloire.
A ces feux criminels je n'ai point oſé croire.
Pour lire dans nos cœurs, les peuples curieux
Interrogent ſans ceſſe & nos pas & nos yeux,
De nos muets regards expliquent le ſilence,
Souvent d'un mot douteux altèrent l'innocence,
Dupes de tous ces bruits dont ils ſont les auteurs;
Et du ſceptre toujours inſolens détracteurs.
Qui daigne ſe fier à de tels interprètes,
Ne connoît point des Rois les paſſions ſecrètes.
Je ſais trop qu'aiſément le vulgaire eſt ſéduit,
Et j'ai dû préſumer que j'étais mal inſtruit.

AZÉMIRE.

A vos exploits, Seigneur, j'ai des graces à rendre;
Vous avez bien plus fait que je n'oſais prétendre,
Et je crains que bientôt vous n'alliez regretter
Des ſecours & des vœux qu'il faudrait mériter.
De beaux lauriers, Seigneur, attendent votre vie.
Vengez-vous, délivrez vos Etats & l'Aſie,
Renverſez des Chrétiens l'étendard odieux:
Je prédis, ſur la foi d'un bras ſi glorieux,
Qu'ils n'auront point cueilli des palmes éternelles.
Mais quant à ces amours perfides, criminelles,
Que votre bouche ici n'oſe me reprocher,
Je n'ai point dès long-temps prétendu les cacher.
Vous en pouvez, Seigneur, croire la renommée;
Je n'en rougirai point, j'aime & je ſuis aimée.
Il n'a que trop ſans doute illuſtré ſa valeur,
Turenne déſormais poſsède tout mon cœur,
Et ſur ſon front guerrier où la jeuneſſe eſt peinte,
On voit de ſes vertus briller l'auguſte empreinte.
Il eſt fier, généreux; & parmi ces Chrétiens
Il n'eſt point de hauts faits qui ſurpaſſent les ſiens;
Il m'aime; il eſt, Seigneur, digne de ma tendreſſe.
On vous a bien inſtruit.

SOLIMAN.

O trop coupable ivreſſe!
Vous l'aimez? lui, Madame? & pour prix de mes feux
C'eſt vous qui me gardiez de ſi cruels aveux?
Vous l'aimez? vous oſez me vanter ſon courage?
Et j'ai pu mériter un ſi ſanglant outrage?

Ingrate, à vos dangers moi qui vole m'offrir ;
Moi, dont la ſeule faute eſt de vous trop chérir,
Moi, grand Dieu ! Soliman ! qui, tout plein d'Azémire,
Alors qu'il me fallait regagner un Empire,
Inſenſé ! pour vous ſeule aſſemblant des ſecours,
N'ai vu que le trépas qui fondait ſur vos jours.
Je viens, je ſuis vainqueur, & quand de ma vaillance
Dans vos regards plus doux cherchant la récompenſe,
Je vous demande un cœur ſi peu digne du mien,
Ce cœur eſt à mes yeux épris d'un vil Chrétien,
De l'un de ces brigands dont vous étiez la proie
Sans le funeſte amour qui dans ces lieux m'envoie!
Ah ! ſans peine du moins vous pouviez me choiſir
Des rivaux dont ma gloire aurait moins à rougir.
De mon nom, de mon rang j'ai l'orgueil inflexible,
Et vous m'avez percé du coup le plus ſenſible.
C'en eſt fait, réparons tant de momens perdus ;
Donnez-lui votre cœur où je ne prétends plus :
De Soliman bientôt vous ſerez oubliée ;
Et l'injuſte dédain dont ma flamme eſt payée
M'interdit déſormais la trace de vos pas,
Et me rend tout entier à la gloire, aux combats.

AZÉMIRE.

Cette noble fureur a droit de me confondre ;
Mais je ſais l'excuſer & veux bien vous répondre.
Quatre ans ſont écoulés du moment qu'au cercueil
Mon père deſcendu mit tout ce peuple en deuil ;
Et moi, ſeule, orpheline, & ſans expérience,
Seigneur, quand je touchais aux bornes de l'enfance,

Il me fallut régner ; & de mes faibles mains
La Ciljcie entière attendit ſes deſtins.
D'une commune voix à l'hymen appelée,
De momens en momens juſqu'au ſein d'Héraclée,
Et l'Afrique & l'Aſie envoyaient à mes pieds
Des Princes, des Héros les vœux humiliés.
Si de mon choix long-temps j'euſſe été la maîtreſſe,
J'aurais pu, j'aurais dû, Seigneur, je le confeſſe,
Puiſque tout me preſſait de nommer un époux,
Entre tant de Héros jeter les yeux ſur vous :
Mais vous êtes inſtruit de l'amour qui m'enflamme ;
Et le plus doux eſpoir qui flatte encor mon ame,
Eſt de voir aujourd'hui Soliman m'oublier,
Et de rendre à la gloire un ſi vaillant Guerrier.

SOLIMAN.

Vous m'inſultez, cruelle, & vous ne pouvez croire
Que j'écoute en effet les conſeils de la gloire.
Vous vous trompez. Un jour vous me connaîtrez mieux ;
Si je vous aime encor, un jour, loin de vos yeux,
Eteignant à loiſir cette ardeur qui vous flatte,
Je ſaurai, croyez-moi, déteſter une ingrate,
Etouffer de ſon nom l'odieux ſouvenir,
Dédaigner ſes mépris, peut-être les punir.

AZÉMIRE.

J'y conſens ; mais d'où vient cette haine cruelle ?
Ce jour à des ſermens me voit-il infidelle ?
Seigneur, tant qu'à mes loix votre cœur fut ſoumis,
Ma bouche ni mon cœur ne vous ont rien promis.

Victime dévouée à Soliman qui m'aime,
Je n'ai pu toutefois diſpoſer de moi-même?
J'avais cru de l'amour le langage plus doux,
Et d'un jeune Héros, tout auſſi grand que vous,
Azémire, Seigneur, plus tendrement aimée,
N'eſt point à la menace encore accoutumée.

SOLIMAN.

Ainſi vous le verrez par des nœuds ſi chéris
Oublier aiſément ſon culte & ſon pays,
Fouler aux pieds le Dieu qu'ont adoré ſes pères,
Le Dieu qu'aux champs d'honneur appelaient ſes prières,
Dont ſes Chrétiens & lui, pleins d'un zèle ſi beau,
Sont venus conquérir le ſtérile tombeau;
Et de nos ennemis, réprimant l'inſolence,
Son bras va déſormais porter votre vengeance.
Vous retrouvez, Madame, en un ſi grand appui,
Soliman, vos Sujets que vous bravez pour lui.
S'il faut que d'un Chrétien ils ſubiſſent la chaîne,
De ce Peuple irrité n'attendez que la haine.
Croyez-vous qu'à ce point il ſe laiſſe outrager?
Sans frémir, toutefois, vous y pouvez ſonger,
Et laiſſez de vos feux parler la violence,
Quand l'Aſie en courroux les condamne au ſilence!

AZÉMIRE.

Turenne eſt tout pour moi, je n'ai point de terreur;
Turenne eſt mon Amant, il ſera mon vengeur.
Sa main repouſſera la main qui nous opprime;
Soliman, les Chrétiens pourront y voir un crime.

Mais bientôt mes ſujets ſauront chérir la loi
D'un Français, d'un Héros digne d'eux & de moi ;
Et loin qu'à leur caprice, une Reine aſſervie,
Aux jours qui lui ſont chers ne puiſſe unir ſa vie,
Je me flatte, ou je vois approcher les inſtans
De former ces beaux nœuds, reculés trop long-temps.
Ce diſcours vous ſurprend : vous que mon cœur fait plaindre,
Que j'admire, Seigneur, mais que je ne puis craindre,
Vos yeux ne verront point un hymen odieux,
Fuyez loin d'une ingrate, abandonnez ces lieux,
Abjurez, étouffez une inutile flamme ;
Vous le voulez. Partez.

SOLIMAN.

Je reſterai, Madame.
Vous avez tout prévu, ſoyez unis tous deux :
Qu'il règne, ce Français, & qu'au gré de vos vœux,
L'encens brûle pour lui dans la ſainte Moſquée :
Et puiſſe des Chrétiens la haine provoquée,
Reſpectant comme moi de ſi nobles amours,
De vos félicités ne point troubler le cours !
Pour vos Sujets, du moins vous en êtes chérie ;
Et quand il s'agira de calmer leur furie,
On peut bien à vos yeux en réſerver le ſoin ;
Mais d'un ſi grand hymen je veux être témoin.

SCÈNE IV.

AZÉMIRE, ISMÈNE, *Gardes.*

AZÉMIRE.

Qu'il reſte, mais ſur-tout, qu'évitant mon approche,
Il ſonge à m'épargner un importun reproche.
Sans doute il m'eſt affreux de cauſer ſon malheur,
J'ai pitié de ſes feux, j'admire ſa valeur;
Mais ne ſouffrirai point l'altière jalouſie
D'un Tyran qui m'oppoſe & mon Peuple & l'Aſie,
Et d'un regard ſiniſtre accablant nos deſtins,
Voudra ſur tous nos jours répandre ſes chagrins.

ISMÈNE.

Une Reine à ſon gré diſpoſe de ſon ame;
Mais ce Tyran jaloux, c'eſt un Héros, Madame.
Son pouvoir a long-temps égalé ſes exploits;
Des rives du Sangar il étendit ſes loix
Juſqu'aux champs fortunés où l'Aſie expirante
Voit naître & s'élever cette Europe inſolente.
Le ſort doit avouer ſes deſſeins généreux:
Vous le verrez bientôt de ſes jours plus heureux
Rallumer à jamais la ſplendeur éclipſée,
Et renverſer la Croix ſous qui tremble Nicée.
Tel eſt le noble eſpoir dont s'eſt flatté ſon bras;
C'eſt votre eſpoir, Madame, & ſi vous n'avez pas
A de ſi beaux deſtins donné quelque tendreſſe,
S'il eſt à redouter, du moins avec adreſſe

Vos diſcours moins cruels auraient dû ménager
Un Soudan qui vous aime & qui peut ſe venger.

AZÉMIRE.

Va, je ne crains plus rien. Qu'il m'aime ou me déteſte,
Qu'importe Soliman, que me fait tout le reſte,
Si je puis à toute heure, Iſmène, à tout moment,
Voir, aimer, contempler les traits de mon amant?
Aux vœux de mon amant ſi toute conſacrée,
Heureuſe, je l'adore & j'en ſuis adorée?
L'orgueil de Soliman n'a fait que m'irriter.
Iſmène, dans mes fers devais-je l'arrêter?
A ce cœur enflammé l'adreſſe eſt inconnue,
Et Turenne, ... je cours m'enivrer de ſa vue.
J'ai beſoin de le voir, d'oublier près de lui
Un Soudan qui ſe croit mon vengeur, mon appui,
D'oublier mes Sujets, ces lieux qui m'ont vu naître,
Ces Chrétiens, qui voudraient me l'enlever peut-être,
Tout ce qui n'eſt pas lui, tout, excepté mes feux,
Et les liens charmans qui combleront nos vœux.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

AZÉMIRE, TURENNE.

TURENNE.

Quoi ! Madame, eſt-il vrai qu'au ſein de votre Cour
Le Soudan de Nicée a devancé le jour ?
Que les Chrétiens défaits ont rétabli ſa gloire,
Et qu'il vient réclamer le prix d'une victoire ?
Il vous aimait, Madame.

AZÉMIRE.

Ah ! ce n'eſt point à vous
D'oſer en concevoir des ſentimens jaloux.
Il menace, il comptait ſur ma reconnaiſſance ;
S'il a vu mes dangers, s'il a pris ma défenſe,
Cette nuit dans nos murs s'il eſt rentré vainqueur,
S'il aime, il faut que j'aime, & je lui dois mon cœur.
Ah ! quand ce cœur volait au devant de ton ame,
Tu n'as pas eu beſoin de commander ma flamme.
Que dis-je ? Tu m'aurais preſcrit de te haïr,
Mon cœur en te voyant n'aurait pu t'obéir.
Il obéit au Ciel qui fait ſa deſtinée,
Et brave du Soudan l'arrogance étonnée ;

Il me parlait en maître, assuré qu'aujourd'hui
Je devais en lui seul contempler mon appui.
Mais il sait, un moment je n'ai pu me contraindre,
Il sait que désormais je n'ai plus rien à craindre,
Qu'un autre a su me plaire, & qu'un autre aux combats....

TURENNE.

Moi! contre des Chrétiens! ne vous en flattez pas.
Moi! que de tous les miens exécrable homicide,
J'aille sur vos remparts chercher le parricide?
Hélas! Bouillon m'aimait, & l'aurais-je oublié?
Ils me sont tous unis de sang ou d'amitié;
Mon père, entre leurs mains remettant ma jeunesse:
» Tenez, Chrétiens, voici l'espoir de ma vieillesse,
» Daignez former son cœur, veillez toujours sur lui «.
Il pleurait. Dieu puissant! s'il savait qu'aujourd'hui
Mon cœur d'une Infidelle a reconnu l'empire,
S'il savait..... Je t'afflige, ô ma tendre Azémire!
En vain dans ses regards j'ai toujours vu ma loi,
Je sens qu'il ne pourrait me détacher de toi.
Mais, au nom de tes feux, prends pitié de Turenne,
Songe qu'à des Chrétiens je ne dois point ma haine,
Et ne commande plus à mes sens attendris
D'aller assassiner tous ceux que j'ai chéris.

AZÉMIRE.

Eh bien, à tes sermens, va, mon cœur s'abandonne.
Puis-je encor espérer que le tien me pardonne?
Je veux ce que tu veux, l'Amour m'en est témoin,
Turenne; & c'est lui seul qui m'emporte trop loin.

Tu

Tu m'aimes; que veux-tu? j'ai cru pouvoir prétendre
Que ta main ſans frémir s'armât pour me défendre.
Turenne, ſi ſes jours craignaient quelque danger,
Verrait que c'eſt ainſi que j'ai dû le juger.
Mais de tes ſentimens j'approuve la nobleſſe;
Le ſouvenir des tiens n'eſt point une faibleſſe,
Et je ne me plains pas ſi ce cœur combattu
Eſt autant qu'à l'amour ſenſible à la vertu.
Le crois-tu, cependant, que le Ciel nous opprime?
Qu'il briſe nos liens? que nos feux ſoient un crime?

TURENNE.

Non, pour être briſés ces liens ſont trop forts:
Non, je ne le crois pas, mais je ſens des remords.

AZÉMIRE.

Des remords! & qui peut les cauſer?

TURENNE.

Tout, Madame.
Daignez être mon Juge, & liſez dans mon ame.
Né d'ancêtres qui tous ont, par d'heureux exploits,
Soutenu la Patrie & protégé les Rois,
D'être un jour leur égal j'ai conçu l'eſpérance;
Aimé de mes rivaux, admiré de la France,
Content & glorieux & de palmes chargé:
Voilà pourtant le ſort qui m'était préſagé.
Et maintenant, grand Dieu! quel excès de faibleſſe!
Aimer & ſoupirer, & dévorer ſans ceſſe
La honte & la douleur qui s'attache à mes pas!
Pourquoi me parliez-vous de vos affreux combats?

Il n'eſt plus de lauriers, de combats, de victoire ;
Je ne puis qu'être heureux, j'avais beſoin de gloire.
Heureux ! non, je pourſuis un bonheur incertain.

AZÉMIRE.

Dieu ! qu'entends-je ?

TURENNE.

Et comment deviner ſon deſtin ?
Voilà ce qui remplit mon ame intimidée.
Madame, il eſt trop vrai, cette importune idée
Tourmente nuit & jour mes eſprits effrayés,
M'aſſiège auprès de vous, me pourſuit à vos piés.
Je conſulte mon cœur, vous dictez ſa réponſe :
Le paſſé toutefois, le préſent ne m'annonce
Qu'un deſtin ſans honneur, que des jours de courroux.
Puiſſe au moins l'avenir ſe déclarer pour nous !
Ah ! ſans aller nous perdre en ces incertitudes,
Bornons le cours amer de tant d'inquiétudes,
Ne cherchons point comment nous ſerons plus heureux,
Ne voyons que l'amour, n'écoutons que nos feux ;
Et l'eſpérance, hélas ! l'eſpérance ſuprême
Qui tient lieu du bonheur, qui peut-être eſt lui-même.

AZÉMIRE.

Soliman vient encor troubler nos entretiens.

SCÈNE II.

Les mêmes, SOLIMAN, NARSÈS.

SOLIMAN.

J'ai dû les reſpecter ; mais un de ces Chrétiens
Dans la ville, Madame, à l'inſtant ſe préſente.

AZÉMIRE.

O Ciel !

TURENNE.

(*A part.*) Où me cacher ?

SOLIMAN.

La foule impatiente
A pas tumultueux le guide en ce palais,
En raſſemblant ſur lui des regards inquiets.

AZÉMIRE.

(*A part.*)
Que me veut-il ?

TURENNE.

(*A part.*) Fuyons.

AZÉMIRE.

Où courez-vous, Turenne ?

TURENNE.

Hélas ! qui que ce ſoit j'ai mérité ſa haine.
Souffrez que je l'évite, & que, loin de ces lieux,
Je retarde l'inſtant de m'offrir à ſes yeux.

SCÈNE III.

AZÉMIRE, SOLIMAN, NARSÈS.

SOLIMAN.

VOILA donc cet amant dont votre ame eſt charmée,
Madame, & c'eſt ainſi qu'Azémire eſt aimée ?
Quelle eſt donc ſa penſée ? Aux regards des Chrétiens,
Peut-être il rougirait de vos feux & des ſiens ?
Ne regarde-t-il pas comme une ignominie
Cette ardeur qui l'honore & qui vous humilie ?
Et vous l'aimez ?

AZÉMIRE.

Seigneur, ce Chrétien ne vient pas.

SOLIMAN.

L'empreſſement du Peuple a ralenti ſes pas ;
Vous le verrez bientôt : mais le voici.

SCÈNE IV.

Les mêmes, D'AMBOISE.

D'AMBOISE.

MADAME,
Un Chef digne de nous, & que l'honneur enflamme,
M'a daigné confier d'aſſez grands intérêts ;
Il aime ſes Guerriers, vous aimez vos Sujets ;

Des Chrétiens dont le ſort a trahi le courage,
Au milieu des combats ont ſubi l'eſclavage;
Mais par un même ſort vos meilleurs combattans
Dans le camp des Chrétiens languiſſent dès long-temps.
Si, vous laiſſant toucher à leurs plaintes communes,
Vous voulez terminer ces longues infortunes,
Vos Sujets reviendront défendre ces remparts,
Nos Croiſés ſe rendront à leurs ſaints étendards.
Il en eſt un ſur-tout, un que chérit la France;
Joignant à ſes vertus une illuſtre naiſſance,
Turenne de nos Chefs & du ſoldat aimé,
Dans les regrets publics eſt ſans ceſſe nommé.
Ah! de vos défenſeurs rachetez la vaillance,
Rendez-nous des Chrétiens; & ſi, pour récompenſe,
Tandis que vous verrez le Soleil en ſon cours
Meſurer trente fois & les nuits & les jours,
Une trève, arrêtant les ſanglantes alarmes,
Doit vous ſembler utile au repos de vos armes,
De la part des Chrétiens je puis vous l'accorder;
Madame, & c'eſt à vous de me la demander.
Voilà ce que Bouillon m'a chargé de vous dire.

AZÉMIRE.

Aux déſirs de Bouillon, Seigneur, je veux ſouſcrire;
Mais.....

SOLIMAN.

Ciel! y penſez-vous, Madame, & devez-vous
A ces diſcours hautains un traitement ſi doux?
De ces Chrétiens vainqueurs quel ſerait le langage,
Alors qu'ils ſont vaincus s'ils prodiguent l'outrage,

Si leur Ambaſſadeur, fier de nous offenſer,
Parle dans votre Cour de vous récompenſer ?
Loin qu'il puiſſe en un mot vous impoſer en maître
Une trève aux Croiſés néceſſaire peut-être,
Lui-même en ſuppliant dût-il la demander,
Il ne faut point ſonger, Madame, à l'accorder.
Chrétien, cette franchiſe auguſte & révérée,
A tous vos Chevaliers n'eſt-elle plus ſacrée ?
Une fauſſe pitié n'éblouit point nos yeux;
Dépoſez, croyez-moi, cet art inſidieux:
Oſez en convenir; ſi cette nuit ſanglante
Dans le camp de Bouillon n'eût jeté l'épouvante,
D'une trève aujourd'hui vous n'auriez point parlé.
C'eſt bien légèrement que Bouillon s'eſt troublé;
Le Ciel, juſqu'à préſent à vos déſirs propice,
N'a point de vos grandeurs creuſé le précipice;
Mais de plus d'un combat ces lieux ſeront témoins:
Vous y comptez, je crois?

D'AMBOISE.

Nous l'eſpérons du moins,
Et c'eſt trop exalter une faible victoire,
Dont même avec la nuit vous partagez la gloire.

SOLIMAN.

Et ſi la nuit, Chrétien, ne t'eût pas ſecondé,
Crois-tu qu'à tes efforts Antioche eût cédé ?

D'AMBOISE.

Peut-être.

AZÉMIRE.

Abandonnez une menace vaine,
Et parlez dans ma Cour & devant une Reine,

Vous ; Seigneur, en Soudan, vous, en Ambaſſadeur :
Pour un jour de combat réſervez cette ardeur.
Malgré votre victoire, & ſon orgueil étrange,
Je veux bien accepter & la trève & l'échange.
Avec ſes compagnons Turenne peut partir,
Et j'y conſens, Chrétien, s'il y veut conſentir.

D'AMBOISE.

O Ciel ! & pouvez-vous douter qu'il y conſente,
Madame ; & voudrait-il abuſer notre attente ?
Et la gloire aujourd'hui n'en doit-elle obtenir....

AZÉMIRE.

Il ſuffit : vous pourrez le voir, l'entretenir.
Me faut-il cependant répondre de ſon ame ?
Le puis-je ?

D'AMBOISE.

Pardonnez, je l'avais cru, Madame.
On diſait qu'en ces lieux Turenne déſormais
Veut à des nœuds chéris s'abandonner en paix,
Qu'il aime en votre Cour.

SOLIMAN.

(*A part.*) Ciel !

AZÉMIRE.

Pouvez-vous le croire ?

D'AMBOISE.

S'il était vrai, Madame, un ami doit le plaindre.

Mais j'ai peine à ſonger qu'oubliant ſon devoir.....

AZÉMIRE.

Ne vous ai-je pas dit que vous pourrez le voir ?

D'AMBOISE.

Déjà par vos diſcours je conçois ſa faibleſſe.

AZÉMIRE.

Tant d'audace, Chrétien, m'importune & me bleſſe ;
Vous le verrez ; allez.

D'AMBOISE.

(*A part.*) Tout m'alarme pour lui.
Le péril eſt preſſant ; mais je ſuis ſon appui.

SCÈNE V.

AZÉMIRE, SOLIMAN, NARSÈS.

SOLIMAN.

A cet évènement je n'oſais point m'attendre.
Quoi ! vous y conſentez ?

AZÉMIRE.

(*A part.*) Turenne va l'entendre.
Mais je connais ſon cœur.

SOLIMAN.

Ah ! vous devez ſonger
Que de vos fers, Madame, on vient le dégager.

Croyez-vous ſur ſon cœur avoir tant de puiſſance,
Que rien ne puiſſe au moins ſuſpendre la balance?
Entraîné loin de vous qu'il demeure, & qu'enfin
La voix de ſon pays le redemande en vain?

AZÉMIRE.

Oui, je le crois ſans doute; oui, telle eſt mon attente;
Oui, loin de ſes regards je lui ſerai préſente;
A ſes feux, malgré vous, je dois me confier;
Je le dois, je le veux. S'il oſait m'oublier,
S'il devenait ingrat, (ſans doute il ne peut l'être,)
Plaignez mon infortune & ſachez me connaître,
Gardez-vous d'un eſpoir prêt à ſe ranimer;
Vous me verriez mourir, mais non pas vous aimer.
Adieu, Seigneur.

SCÈNE VI.

SOLIMAN, NARSÈS.

SOLIMAN.

J'AI peine à contenir ma rage.
C'eſt peu de votre haine, ah! joignez-y l'outrage;
Ma valeur a le prix qu'elle dut obtenir.
Oui, j'ai tout fait pour vous; eſt-ce aſſez m'en punir?
Barbare, accablez-moi, je ſuis votre complice;
Je ne puis vous haïr, c'eſt mon plus grand ſupplice.

NARSÈS.

Seigneur, tant de faibleſſe....

SOLIMAN.

Eh! veux-je l'excuſer?
Raſſaſié d'affronts ſans me déſabuſer!
Allons.

NARSÈS.

Comment, Seigneur? quel deſſein vous inſpire?

SOLIMAN.

Allons chercher encor les mépris d'Azémire.
Je ſuis las de les craindre, allons les mériter,
Et trouver dans ſes yeux de quoi lui réſiſter.
Elle règne en Tyran dans mon ame éperdue;
Mais je prétends, je veux m'aguerrir à ſa vue,
Et rendre à ſes dédains adorés trop long-temps,
Des dédains froids comme elle, & comme elle inſultans.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

D'AMBOISE.

JE vais donc le revoir; je vais enfin connaître
Juſqu'où tombe un Héros quand l'Amour eſt ſon maître.
Je n'en ſaurais douter, ils brûlent tous les deux;
Les regards d'Azémire étaient pleins de ſes feux.
Ce ſuperbe palais, ces marbres, ce portique,
Tout ce faſte impoſant du luxe aſiatique,
A ces murs ſéducteurs ces chiffres ſuſpendus,
Dans un air enflammé ces parfums répandus,
De mille voluptés les charmes infidèles
Plongent l'ame étonnée en des langueurs mortelles.....
Non, tout n'eſt pas perdu, puiſqu'il va m'écouter.
Un cœur ſi jeune encor pouvait-il réſiſter?
Ainſi dans un moment changent les deſtinées,
Et d'autres ſoins jadis ont rempli tes journées,
Turenne. Environné de guerre & de travaux,
Au ſein de ſes amis, de ſes nobles rivaux,
Il reſpirait un air en grands exploits fertile.
Ici, dans les douceurs d'un loiſir inutile,
Son ame toute entière eſt en proie au ſommeil,
Et ne peut concevoir le moment du réveil.
Mais il vient.

SCÈNE II.

D'AMBOISE, TURENNE.

TURENNE.

Jour heureux ! c'eſt le Ciel qui t'amène.
D'Amboiſe, eſt-ce bien toi ? toi, l'ami de Turenne?
Viens dans mes bras.

D'AMBOISE.

Arrête. Avant de m'y preſſer,
Dis moi quel eſt celui que je dois embraſſer.

TURENNE.

Tu peux....

D'AMBOISE.

Envers ſon Dieu Turenne eſt-il perfide ?
Tu rougis.

TURENNE.

Cet accueil m'afflige & m'intimide.
(*A part.*)
Saurait-il....

D'AMBOISE.

Un transfuge au camp s'eſt préſenté.

TURENNE.

Un transfuge? Il a dit....

D'AMBOISE.

Il a tout raconté.

TURENNE.

Ciel ! qu'entends-je ?

D'AMBOISE.

Il prétend que, chéri d'une Reine,
Senſible à ſon amour . . . .

TURENNE.

Il a dit vrai.

D'AMBOISE.

Turenne.

TURENNE.

Ah!

D'AMBOISE.

Tu n'oublieras point ton Dieu ni ton pays :
Bouillon l'eſpère encor, & moi, je l'ai promis.
L'attente des Chrétiens ne ſera point frivole ;
Je l'ai promis, te dis-je, & je tiendrai parole.
Tu ſais, je ſais auſſi tout ce que je te doi ;
Je t'aime, & je n'ai point oublié que ſans toi,
Sous des glaives nombreux, ma valeur terraſſée,
Aurait trouvé la mort dans les champs de Nicée.
C'eſt mon tour aujourd'hui d'être le bienfaiteur ;
Tu m'as ſauvé le jour, je te rendrai l'honneur.

TURENNE.

D'Amboiſe, il faut parler. Ton amitié m'eſt chère ;
Mais aux vœux des Chrétiens je ne puis ſatisfaire.

D'AMBOISE.

Tu le crois.

TURENNE.

Un ami n'a rien à te cacher ;
Et mon cœur dans le tien demande à s'épancher.
Sans crainte & ſans détour permets qu'il ſe déploie,
N'augmente point l'horreur qui ſe mêle à ma joie,
Ne ſois pas inflexible ; & laiſſe-moi goûter
Ce qu'au prix de la gloire il me faut acheter.
Laiſſe-moi mon bonheur. Il n'eſt plus ſous les tentes ;
Hélas ! ſongeant encor à des palmes abſentes,
Encor plein des exploits qui me furent promis,
A l'ombre de ces murs trop ſouvent je gémis.
Plains-moi, dans les haſards fais oublier Turenne :
A ta gloire, d'Amboiſe, ajoute encor la mienne,
Perdu pour les Chrétiens, je veux revivre en toi,
Va cueillir ces lauriers qui ne ſont plus pour moi,
Et ne tourmente plus une ame infortunée,
Qu'à de nouveaux deſtins l'amour a condamnée.

D'AMBOISE.

L'amour ! Dans ces climats aux langueurs conſacrés,
Sous un Prophète impur long-temps déshonorés,
Je veux bien, mon ami, que ſa voix criminelle
A la voix de l'honneur ſoit conſtamment rebelle ;
Je veux qu'un Syrien, ſoigneux de s'avilir,
Dans la honte à ſon gré puiſſe s'enſevelir,
S'ignore, & chaque jour adorant ſa faibleſſe,
Traîne une longue mort au ſein de la molleſſe :

Mais l'Amour eſt plus fier parmi nos Chevaliers,
Il enfante la gloire & les travaux guerriers;
Sa voix eſt généreuſe, & dans ces grandes ames
De l'héroïſme encor ſait irriter les flammes.
A la Cour de Philippe il fallait faire un choix
Qui voulût un cœur pur & de rares exploits.
De tes ſuccès bientôt noblement amoureuſe,
De ton nom répété, de ſes feux orgueilleuſe,
Elle aurait dit un jour en nommant ſon vainqueur:
C'eſt dans Jéruſalem qu'il mérita mon cœur.
La beauté de tout temps brûla pour les grands hommes,
O Turenne! l'Amour nous fait ce que nous ſommes.
Compagnon de la gloire, il nous guide aux combats;
Au milieu des dangers il affermit nos pas,
De notre ſaint courage, aux rives de la France,
Il ſera quelque jour la douce récompenſe,
Et des plus belles mains cent lauriers préparés,
Appellent de Sion les Conquérans ſacrés.
Si tu veux écouter une plus haute envie,
Ce grand eſpoir de vivre au delà de ſa vie,
Oh! c'eſt peu, mon ami, que d'un cri glorieux
Les Peuples étonnés nous portent juſqu'aux Cieux,
Que l'honneur & l'amour déjà nous applaudiſſent,
De nos auguſtes faits les ſiècles retentiſſent.
Vantés au loin, chantés chez nos derniers neveux,
Célébrés chez leurs fils, ils vont faire après eux,
Retracés d'âge en âge en des récits fidèles,
L'étonnement du Monde & des races nouvelles.

TURENNE.

Ces diſcours généreux que m'adreſſe ta voix,
Mon cœur en frémiſſant ſe les eſt dits cent fois;

Mais je n'aſpire plus à tant de renommée ;
Et contre qui veux-tu que ma main ſoit armée ?
J'ai dépoſé le glaive, & c'eſt pour elle enfin ;
Et je dois le reprendre & lui percer le ſein !
Elle, qui nourriſſant une injuſte eſpérance,
Voyait déjà mon bras voler à ſa défenſe.
Connais-moi : pour ſervir aujourd'hui ſon courroux,
Non, ſans doute, mon bras ne peut rien contre vous,
A l'honneur juſque-là je ne ſuis point rebelle,
Non ; mais pour vous enfin je ne puis rien contre elle.

D'AMBOISE.

Sois ſon vengeur, Turenne, ou ſois ſon ennemi,
Et non pas vertueux, criminel à demi.
Pour ces murs cependant un long calme s'apprête ;
Tous les vœux ſont tournés vers une autre conquête ;
Bouillon, d'un ſiége obſcur fatigué déſormais,
Au Sépulcre divin veut marcher ſans délais ;
Rien ne doit t'alarmer.

TURENNE.

Ainſi loin d'Azémire,
Pour venger notre affront, j'irais....

D'AMBOISE.

Qu'oſes-tu dire ?
Ce n'eſt pas notre affront, c'eſt l'injure des Cieux.
Quand nous avons quitté ces champs délicieux
Que baigne ou la Gironde, ou la Seine, ou la Loire,
Ce fut pour conquérir une pénible gloire ;

Et,

Et, franchiſſant les monts, les fleuves, les torrens,
L'aſtre des Syriens, aux regards dévorans,
Les armes, les remparts, les landes infécondes,
Nous devions du Jourdain venger les ſaintes ondes,
Abattre du Croiſſant la coupable grandeur,
Et des murs de Sion relever la ſplendeur.
Cette œuvre généreuſe eſt preſque conſommée,
D'un triomphe éternel notre route eſt ſemée,
Tout a ſubi le joug, Sion nous tend les bras,
Pour aller juſqu'à Dieu nous n'avons plus qu'un pas;
Un ſeul : & tu prétends retourner en arrière !
Que diront les Français ? que dira ton vieux père,
Alors qu'il apprendra par d'indignes récits,
Qu'en des bords criminels on a laiſſé ſon fils;
Qu'à l'honneur, aux combats qui t'appelaient loin d'elle,
Son fils a préféré les bras d'une Infidelle,
Ce fils qu'aimait la France, & que du haut des Cieux
Avec orgueil déjà contemplaient ſes aïeux ?
Ton père ! & voilà donc le prix de ſa tendreſſe ?
Il ſe rappellera ces temps où ſa vieilleſſe
Dans les champs de l'honneur guidait tes premiers pas;
Ce Héros ſans regret, voiſin de ſon trépas,
Voyait revivre en toi ſes belles deſtinées;
Après avoir été pendant quarante années
Le ſoutien de nos Lis, l'honneur des Chevaliers,
Ses cheveux blancs encor attendaient tes lauriers.
Il lui faut déſormais, ſans fils, ſans eſpérance,
Chargé de tant d'exploits rougir devant la France,
Et de ſes jours vieillis maudiſſant le fardeau,
Traîner plaintivement ſon nom dans le tombeau.

TURENNE.

Ne me préſente plus cette accablante image.
Il connaîtrait la honte ! & voilà mon ouvrage ?
Il verrait tant d'exploits par moi ſeul obſcurcis,
Et ſes derniers ſoupirs accuſeraient un fils ?

D'AMBOISE.

Eh bien, que réſous-tu ?

TURENNE.

Cruel ! eh ! que-réſoudre ?
Demeurer, je ſuis vil & rien ne peut m'abſoudre ;
Fuir....

D'AMBOISE.

Tu reprends ta gloire.

TURENNE.

Et je perds le bonheur.
Du choix qui m'eſt reſté conçois-tu la rigueur ?
Flotter entre une amante & l'honneur, la Patrie,
Entre le déſeſpoir, hélas ! & l'infamie.

D'AMBOISE.

N'es tu donc plus Chrétien ?

TURENNE.

Je ſuis encor amant.

D'AMBOISE.

Inſenſé !

TURENNE.

L'oublier !

D'AMBOISE.

Tu le dois.

TURENNE.

O tourment !

D'AMBOISE.

Faut-il être avili ?

TURENNE.

Faut-il être parjure ?

D'AMBOISE.

Tu l'es.

TURENNE.

Que décider ?

D'AMBOISE.

Rends-toi, je t'en conjure :
Que dis-je ? on te l'ordonne ; & non plus l'amitié,
Et non plus pour ton père un reſte de pitié,
Non plus tous les Chrétiens, Bouillon, ni l'honneur même ;
Mais un plus grand pouvoir, mais une voix ſuprême,
Un Dieu qui nous entend, qui nous voit en ces lieux,
Qui repoſe ſur toi ſes inviſibles yeux.
Ne trahis point, Turenne, une cauſe ſi belle ;
Tout doit s'anéantir lorſque Dieu nous appelle.
Tu l'entends, il te parle, il veut être écouté,
Il venge tôt ou tard ſon ordre rejeté :
Ton cœur, ſonges-y bien, devant lui fut coupable.
Tu frémis. Ne rends point ton crime irréparable ;

Mérite le pardon qu'il te faut obtenir,
Et ne lui laiſſe pas le temps de te punir.

TURENNE.

Je ne réſiſte plus ; courons, courons aux armes.
D'Amboiſe, en t'écoutant je rougis de mes larmes.
D'un feu moins triomphant mon cœur fut pénétré,
Alors que dans Clermont le Pontife inſpiré,
Urbain, des lieux ſacrés prêchant la délivrance,
Au tombeau glorieux précipitait la France.
Jamais le ſaint Ermite & ſes mâles accens,
De cet effroi divin n'embraſèrent mes ſens,
Lorſque du Sarrabat les rives priſonnières
Virent flotter la Croix ſur nos ſaintes Bannières,
Ou lorſque dans le choc des combats meurtriers,
Ses vœux ouvraient le Ciel à nos vaillans Guerriers.
Sois mon fidèle appui, c'eſt toi que je veux ſuivre ;
Je vois que dans ces lieux je ne ſçaurais plus vivre,
Je ſais que dans ces lieux j'avais mis mon bonheur,
Je ſais que d'aujourd'hui tout doit m'y faire horreur,
Que ſon culte eſt affreux, que c'eſt une Infidelle :
Et j'ai tout expié, puiſque je fuis loin d'elle.
J'offre à Dieu les tourmens qu'elle me fait ſouffrir,
Je fus coupable, ami, ſi j'ai pu la chérir,
Ou plutôt je le ſuis ; elle m'eſt chère encore ;
Je rougis de pleurer, je pleure, & je l'adore,
Et je ſens..... Ne crains rien, tu vois mon déſeſpoir,
Mais tu ſeras content, Bouillon va me revoir.

D'AMBOISE.

Ce n'eſt pas tout.

TURENNE.

Comment?

D'AMBOISE.

Il faut, mon cher Turenne,
D'un eſpoir inſenſé déſabuſer la Reine.

TURENNE.

Moi!

D'AMBOISE.

L'effort eſt pénible, il te pourra couter;
Mais le prix eſt ſi beau que tu vas remporter.
Pour ne point ſuccomber à de viles tendreſſes,
Songe que Dieu lui-même a reçu tes promeſſes:
Moi, de nos compagnons détenus dans les fers,
Je cours, il en eſt temps, ſécher les pleurs amers;
Aux tentes des Chrétiens c'eſt moi qui les raſſemble:
Attends-moi dans ces lieux ce ſoir; &, tous enſemble,
Nous irons nous ranger ſous l'étendard de Dieu.

TURENNE.

Je le veux.

D'AMBOISE.

Maintenant viens m'embraſſer. Adieu.

SCÈNE III.

TURENNE.

JE vais briſer enfin des nœuds illégitimes :
Il faut donc, ô mon Dieu ! t'immoler deux victimes ?
Je vais la fuir. Ce coup n'était pas attendu ;
On le veut, j'ai promis, j'ai fait ce que j'ai dû ;
Allons. C'eſt ſon amour, ſes pleurs que je redoute.
Ses pleurs ! ils vont couler ; je dois gémir ſans doute ;
Le Ciel veut mon départ ; mais le Ciel irrité
Peut il me commander l'inſenſibilité ?

SCÈNE IV.

TURENNE, AZÉMIRE, ISMÈNE.

AZÉMIRE.

ENFIN donc quelques jours nous pourrons ſans alarmes,
D'un amour mutuel reſpirer tous les charmes,
Turenne ; & ce Chrétien que vous venez de voir,
De vous rendre à Bouillon n'a plus aucun eſpoir.

TURENNE.

(*A part.*) (*Haut.*)
Quel ſupplice !.... Azémire !....

AZÉMIRE.

Eh bien ?...

TURENNE.

(*A part.*) Quoi ! je balance

(*Haut.*) (*A part.*)
Sachez.... Non, cet effort n'eſt pas en ma puiſſance.

AZÉMIRE.

Vous détournez les yeux, vous pleurez; & je voi
Qu'il vous en a couté pour être tout à moi.
Comme ſi les deſtins, à mes feux plus propices,
M'impoſaient aujourd'hui de moindres ſacrifices.
Ah ! mes Sujets, Turenne, & puis-je m'abuſer ?
Si Bouillon vous accuſe, ont droit de m'accuſer.
S'il faut de mes traités rendre compte à l'Aſie,
Je dois le confeſſer, rien ne les juſtifie :
Mais enfin je vous aime.... & vous m'aimez.

TURENNE.

Hélas !
Vous voyez.... apprenez.... vous ne concevez pas....

AZÉMIRE.

Ciel ! que dois-je augurer ? quel trouble !

TURENNE.

Non, Madame,
On ne brûla jamais d'une auſſi tendre flamme.

AZÉMIRE.

Eh bien ! s'il eſt ainſi, qui peut donc vous troubler ?

TURENNE.

(*A part.*)
O Dieu ! comment ſe taire, & comment lui parler ?

(*Haut.*)

Ce Chrétien.... Nos deux cœurs ſont unis dès l'enfance;
Son amitié, Madame.... excuſez mon ſilence;
De tout ce qu'il m'a dit, mes ſens encor émus.....

AZÉMIRE.

Turenne, apprenez moi.....

TURENNE.

Ne m'interrogez plus.
Je ne puis vous parler, hélas! ni vous entendre;
Et j'ai loin de vos yeux des larmes à répandre.

SCÈNE V.

AZÉMIRE, ISMÈNE.

AZÉMIRE.

ISMÈNE, eſt-il bien vrai? Je frémis d'y penſer;
Quelque choſe en ſon cœur pourrait me balancer!
Il m'échappe, & ſes pleurs.... Non, je ne puis le croire;
Il m'aime, il doit m'aimer, il y va de ſa gloire,
Il y va de ma vie; & l'ingrat déſormais
Veut-il de mon trépas payer tous mes bienfaits?
J'aurais trop à rougir.... Il ſemblait ſe contraindre.
Il oſerait.... Tu vois combien je ſuis à plaindre!
Dans ſon cœur mieux que moi tu pouvais pénétrer.
Quel eſt donc ce ſecret qu'il doit me déclarer?
Ne m'aimerait-il plus? O deſtin déplorable!
Quand de vos ſentimens l'objet irréparable,

Après tant d'heureux jours oubliés déſormais,
Vous fuit, vous abandonne, & cela pour jamais !
Que dis je ? Loin de moi cette image cruelle,
Je ſens que j'ai beſoin de le croire fidèle.

ISMÈNE.

Quoi, ſes ſermens.....

AZÉMIRE.

Hélas ! où ſont donc les momens
Alors que dans ſes yeux je liſais ſes ſermens?
Un reſte de tendreſſe anime encor ſa bouche;
Mais ſes yeux ſont armés d'un ſilence farouche.
A mon amour, Iſmène, il offre déſormais
Des larmes, des regards ou troublés ou muets.
Après tout, j'ai moi ſeule ordonné mon injure,
Il était trop aimé pour n'être point parjure.
Enfin c'eſt un Chrétien, rien ne doit m'étonner.

ISMÈNE.

D'un changement ſi noir, pourquoi le ſoupçonner?

AZÉMIRE.

Ai-je rien fait, dis-moi, pour mériter ſa haine ?
Me haïr ! me tromper ! lui, me tromper, Iſmène ?
C'eſt d'un frivole ſoin trop long-temps m'occuper;
Turenne eſt un Héros, il ne ſçaurait tromper.
Sans redouter ſa haine ou ſon indifférence,
Donnons à ſes ſermens une entière aſſurance.
Ses vertus, tout en lui m'eſt garant de ſa foi,
Tout me jure... & pourtant je tremble malgré moi;

D'un noir preſſentiment je ne puis me défendre.
Viens, je veux m'éclairer, je veux le voir, l'entendre;
Lui ſeul de mes ſoupçons peut diſſiper l'horreur,
Iſmène, & mon deſtin eſt au fond de ſon cœur.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOLIMAN, NARSÈS.

SOLIMAN.

NARSÈS, avec horreur elle fuit donc ma vue?

NARSÈS.

Je ne ſais ; mais enfin, inquiète, éperdue,
Seigneur, elle ſemblait nourrir quelques ſoucis ;
Ses yeux même, ſes yeux de larmes obſcurcis.....

SOLIMAN.

Non, les pleurs ſont pour moi. Tu ſais ce qu'on m'apprête ;
Je veux troubler du moins leur exécrable fête.
Tu vois que ces brigands, de ruine affamés,
Tiennent de toutes parts ſes Sujets enfermés ;
Fuyons loin d'elle, ami, fuyons loin de ma honte,
Courons, de ſes dédains faiſons-lui rendre compte :
Qu'elle pleure à ſon tour.

NARSÈS.

Seigneur, y penſez-vous ?
Et quel eſt donc l'objet d'un ſi puiſſant courroux ?

Faut-il quand une femme eſt ingrate ou parjure,
Les armes à la main réparer cette injure?
Son joug doit vous peſer : ſous un joug plus honteux,
Les Chrétiens cependant vous oppriment tous deux.
Voilà le ſeul penſer qui doit remplir votre ame,
Non Turenne, Azémire, & leur ſtérile flamme.
Eh quoi ! l'on vous préfère un indigne rival?
Ignorez-vous ce ſexe & ſon penchant fatal?
Cent fois d'un lâche amour les caprices coupables
Ont fermé ſon oreille à des vœux reſpectables,
Et jamais avant vous Guerrier ne s'eſt aimé
Pour punir un objet qu'il avait trop aimé.

SOLIMAN.

Jamais pareille injure. Ah ! que doit-elle attendre?
Prétends-tu me blâmer? prétends-tu la défendre?
Juſtifier ſon cœur lâchement dégradé?
Dis-moi, quel intérêt en ces lieux m'a guidé?
Que m'importaient à moi les dangers d'Héraclée,
Et votre Cilicie à ſon tour déſolée?
Je n'ai vu qu'Azémire, & j'en reçois le prix.
Il faut donc que j'apprenne à ſouffrir des mépris;
Pour tant de cruautés il faut de l'indulgence;
Et je dois rechercher non ma juſte vengeance,
Mais des ſoupirs perdus, des ſanglots impuiſſans,
Ou le pénible honneur de régner ſur mes ſens.
Nourri dans les combats, mais tendre, mais ſenſible,
Je ne connais point l'art de cet orgueil paiſible.
De nos ardens climats j'ai toute la fureur:
On ne m'a pas inſtruit à contraindre mon cœur;

Et ce cœur indocile aux conſeils de la gloire,
Ne ſait ni remporter ni feindre la victoire.
Si je ſuis Soliman, ſi l'on m'oſe outrager,
Si j'ai verſé des pleurs, je prétends les venger.

NARSÈS.

Eh bien ! Seigneur, eh bien ! confiez-vous au glaive,
Vengez-vous ; ſi la Reine a beſoin d'une trève,
Déclarez aux Chrétiens que la guerre eſt pour vous.
Ils chancèlent : ſur eux précipitez vos coups,
Et défaits à demi par votre renommée,
Une ſeconde fois traverſez leur armée.
J'adopte vos drapeaux, Seigneur ; je ne veux pas
Pour un vil étranger affronter les combats,
Et toujours d'une Reine adorant les caprices,
Sous un joug ſacrilège abaiſſer mes ſervices.
Ainſi de vos ſoupirs vous vengerez l'affront ;
Et bientôt, croyez-moi, ſes regrets vous ſuivront ;
Il faudra que ſon cœur, s'ouvrant à la lumière,
Se déclare pour vous avec l'Aſie entière.

SOLIMAN.

Ami, ne perdons pas des momens précieux ;
L'Envoyé des Chrétiens approche de ces lieux :
Turenne eſt avec lui. Je ſens que leur préſence
Irrite dans mon cœur la ſoif de la vengeance.

SCÈNE II.

Les mêmes, D'AMBOISE, TURENNE.

SOLIMAN.

AZÉMIRE a daigné recevoir vos bienfaits;
Vous la favoriſez de quelques jours de paix;
Mais Soliman, Seigneur, ne veut pas d'indulgence:
On pourrait, je le ſens, blâmer ma négligence;
Mes pertes, mes affronts ont marqué tous vos pas,
Et la Croix inſolente uſurpe mes Etats.
Rien ne doit ni fléchir ni ſuſpendre ma haine.
Mon ſort n'obéit pas au deſtin de la Reine;
Et ſi par des Sujets ſes vœux ſont reſpectés,
Ce fer n'eſt pas du moins ſoumis à ſes traités.
Adieu, Seigneur; bientôt ſorti de ces murailles,
Je veux tenter encor le deſtin des batailles:
J'aurai ſoin de hâter ces glorieux inſtans;
Pour vous & pour l'Aſie ils ſeront importans.

D'AMBOISE.

Je le crois; mais, Seigneur, à vous parler ſans feinte,
Ces inſtans ne ſçauraient nous inſpirer la crainte;
Ils ſeront déſirés, & jamais aſſez prompts.

SOLIMAN.

Je vais tout diſpoſer.

D'AMBOISE.

Et nous vous attendrons.

SCÈNE III.

D'AMBOISE, TURENNE.

D'AMBOISE.

EH bien, de ton départ la Reine eſt-elle inſtruite?

TURENNE.

Elle ignore tout.

D'AMBOISE.

Ciel!

TURENNE.

Tu règles ma conduite;
Ecoute-moi, d'Amboiſe, & ne t'alarme pas.
A l'inſtant, s'il le faut, je marche ſur tes pas,
Et quels que ſoient enfin les attraits d'Azémire,
C'eſt un camp déſormais, c'eſt la guerre où j'aſpire.
Ce Barbare lui ſeul eût décidé mon cœur;
Mais toi de mon devoir adoucis la rigueur.
De cet affreux départ porte-lui la nouvelle;
Puiſſe encor ta pitié la rendre moins cruelle!

D'AMBOISE.

Tu veux que je lui parle, & j'y dois conſentir.

TURENNE.

Et moi, dès ce moment, je ſuis prêt à partir.

Tu verras qu'aux lauriers je puis encor prétendre,
Que je n'ai point changé.

D'AMBOISE.

Je me plais à t'entendre.
Combien de mes efforts je bénis le ſuccès,
Et combien tous nos Chefs vont être ſatisfaits!
Sur-tout du vieux Raymond tu combles l'eſpérance;
Il t'aime, il a ſouvent regretté ton abſence;
Il pleurait cet amour qui ſouillant tes lauriers
Enlevait un modèle à nos jeunes Guerriers:
Mais eux! tu vas les voir & tu vas les entendre.
Eux! cet emploi ſi cher à mon amitié tendre,
Montaigu, Chatillon, tous le voulaient remplir;
Au devant de nos pas tu les verras courir,
Ils vont féliciter la main qui te ramène:
Trop heureux en effet de leur offrir Turenne,
Délivré de ſa honte & marchant aux ſaints lieux,
Turenne digne encor de ſes nobles aïeux,
Digne encor d'arracher aux mains de l'Infidelle,
Son Dieu, Jéruſalem, & la tombe immortelle,
Digne encor de ce nom qui doit être à jamais
Le bouclier du trône & l'honneur des Français.
On vient, c'eſt Azémire; ôte-toi de ſa vue.

SCÈNE

SCÈNE IV.

D'AMBOISE, AZÉMIRE, ISMÈNE.

AZÉMIRE.

TURENNE.... expliquez-moi cette fuite imprévue,
Seigneur; à quel deſſein m'oſez-vous arrêter?
Que dit-il? que veut-il? & qu'ai-je à redouter?

D'AMBOISE.

Ecoutez-moi, Madame.

AZÉMIRE.

(*A part.*) O ciel! que vais-je apprendre?
(*Haut.*)
Parlez.

D'AMBOISE.

Dans votre cœur qui s'eſt laiſſé ſurprendre,
La paix, la liberté doit renaître en ce jour.
Senſibles tous les deux, je ſais trop que l'amour
A de votre jeuneſſe égaré l'imprudence;
Il inſpire toujours l'aveugle confiance:
Apprenez qu'à jamais vos cœurs ſont ſéparés;
La fortune entre vous mit des remparts ſacrés.
Un devoir éternel qu'il reconnaît lui-même....

AZÉMIRE.

C'en eſt fait. Achevez; il me hait?

D'AMBOISE.

Il vous aime.

Il vous fuit cependant ; montrez-vous aujourd'hui
Maîtreſſe de vous-même & digne en tout de lui.

AZÉMIRE.

Heureuſe par lui ſeul, toute ſous ſon empire,
Pour l'aimer, pour lui plaire une amante reſpire;
L'ingrat ! c'eſt à demi qu'il reconnaît ma loi !
Il a quelque devoir qui l'emporte ſur moi !
Il veut me fuir ! qu'il parte ; il faut bien me ſoumettre:
C'eſt l'arrêt de ma mort, il n'en ſait rien peut-être.
Mais l'a-t-il prononcé ? m'a-t-il pu condamner ?
Le croyez-vous enfin qu'il m'oſe abandonner ?
Courez, rendez-le-moi ; ramenez .... je m'égare.
Vous voyez mes tourmens, je vous les dois, barbare :
Vous avez tout conduit. Qui ? vous me ſecourir !
Vous ! je ne prétends pas, Seigneur, vous attendrir;
Je ſais qu'à ma douleur vos yeux trouvent des charmes;
Qu'en m'apportant la mort, que témoin de mes larmes,
Votre cœur les mépriſe, &, ſe fermant au mien,
Regarde avec horreur ce qui n'eſt pas Chrétien.
Ainſi le veut ſans doute un implacable maître;
Votre Dieu vous défend.....

D'AMBOISE.

Sachez mieux le connaître.
Sa gloire & non la haine alluma le flambeau
Qui dirige nos pas & marche à ſon tombeau.
D'un trépas éternel ſon trépas nous délivre,
Et ſa Loi me preſcrit de l'aimer, de le ſuivre,
Soldat, vainqueur ſous lui, de ne le point trahir,
D'abhorrer votre culte & non de vous haïr.

Vous ne m'entendez pas d'une vertu ſauvage
Affecter devant vous le faſtueux langage.
Français & Chevalier je reſſens vos douleurs,
Et mon cœur ne ſait pas inſulter à des pleurs.
Laiſſez de vos chagrins éclater la faibleſſe,
Elle eſt trop excuſable & n'a rien qui me bleſſe;
D'un Héros qui vous aime il faut vous ſéparer;
Ne vous contraignez pas, c'eſt l'inſtant de pleurer:
Pleurez; mais imitez l'exemple de Turenne.
Jaloux de ſon pouvoir, l'amour cède avec peine;
Mais (& ne puis-je enfin vous en perſuader?)
Il eſt des loix, Madame, à qui tout doit céder.

SCÈNE V.

AZÉMIRE, ISMÈNE.

AZÉMIRE.

DE ce cruel moment j'ai prévu les atteintes,
Mon cœur ne s'ouvrait point à de ſtériles craintes;
Turenne m'abandonne! & toi, dont j'ai pour lui
Récompenſé ſi mal la vaillance & l'appui,
Vous qui, de ma beauté flattant le vain empire,
Soupiriez, gémiſſiez pour l'ingrate Azémire;
Si ſes dédains cruels vous ont tous outragés,
On l'outrage à ſon tour; vous êtes tous vengés.
Lui me trahir! Ecoute: on s'abuſe peut-être,
Et mon cœur à ces traits ne peut le reconnaître.
Vas, dis-lui.... Mais, Iſmène, à quoi bon le revoir?
Aurai-je encor ſur lui quelque ombre de pouvoir?

Ah ! mon incertitude eſt cent fois plus cruelle.
Va le trouver ; dis-lui qu'Azémire fidelle,
Fidelle malgré lui, malgré ſon changement,
Ne veut que la douceur de le voir un moment.

SCÈNE VI.

AZÉMIRE.

S'IL part, plus de bonheur, plus de jours à prétendre ;
Et de cet entretien tout mon ſort va dépendre.
Ciel ! maître des deſtins, toi qui me fais aimer,
Fais auſſi que mes pleurs le puiſſent déſarmer ;
Prête, prête à ma voix un accent qui le touche.
Fais, ô Ciel ! que mon cœur tout entier ſur ma bouche
Trouve ſon cœur facile & prêt à m'écouter.
Hélas ! contre un amour qu'on voudrait ſurmonter,
Il n'eſt, je le ſens trop, que d'impuiſſantes armes :
Mais le voici. Je ſens redoubler mes alarmes.

SCÈNE VII.

AZÉMIRE, TURENNE.

AZÉMIRE.

NE craignez point, Seigneur, de rencontrer mes yeux ;
Approchez-vous. Avant que vous quittiez ces lieux,
Sur ce dernier eſpoir ma douleur ſe repoſe,
Que d'un tel changement vous m'apprendrez la cauſe.

J'ai cru que vous m'aimiez ; les plus tendres diſcours
D'un bonheur éternel m'aſſuraient tous les jours ;
A vous plaire, à vous voir j'étais accoutumée,
Et je ne ſais pourquoi je ne ſuis plus aimée.

TURENNE.

Grand Dieu !

AZÉMIRE.

Vous le ſavez.

TURENNE.

Interdit & confus.....

AZÉMIRE.

Inſtruiſez-moi de grace, & ne me trompez plus.

TURENNE.

Moi ! je vous ai trompée ? & pouvez-vous, Madame,
Pouvez-vous à ce point méconnaître mon ame ?
Vivre en vous adorant m'était un ſort bien doux,
Mais il me faut mourir & mourir loin de vous.
Régnez, oubliez-moi. C'eſt vous que j'en atteſte,
Vous, ma Religion, une gloire funeſte,
Je vous aime ; & je cours remplir l'ordre du Ciel.
Reſter m'eſt impoſſible.

AZÉMIRE.

Et c'eſt aimer, cruel !
C'eſt aimer ! Quand on aime il n'eſt rien d'impoſſible,
Et la haine vaut mieux que cet amour paiſible.
Que tes vœux déſormais ſe raſſemblent ſur moi,
Amis, gloire, parens, je ſerai tout pour toi.

Moi, régner? laiſſe-là mes Sujets, ma couronne;
Tu prétends loin de toi m'exiler ſur un trône:
Je n'en veux plus. Tu cours aux tentes des Chrétiens;
Voici ta route, allons, mes pas ſuivront les tiens.
Tu m'aimes, c'eſt aſſez. Françaiſe ou Syrienne,
Dans ces lieux, dans ton camp, Muſulmane ou Chrétienne,
Reine, eſclave, il n'importe. Ah! ſonge que pour moi
Le trône, le bonheur, l'Univers n'eſt que toi.
Tu combles tous les vœux de mon ame enflammée;
Azémire en t'aimant ne veut rien qu'être aimée.
Viens.

TURENNE.

Juſqu'où vos déſirs ſe vont-ils égarer?
Madame, à cet eſpoir ceſſez de vous livrer.
Qui, vous? ſuivre mes pas! Non, vous ſeriez coupable,
Et de vous avilir Turenne eſt incapable.
Les autels de mon Dieu que vous méconnaiſſez,
D'un hommage impoſteur ſeraient trop courroucés.
Pardonnez; vous l'avez outragé dès l'enfance;
Moi-même en vous aimant je ſens que je l'offenſe.
Quittez après cela votre Loi, votre Cour;
Recevra-t-il des vœux qu'aura dictés l'amour?
Non, non, Madame, il faut.....

AZÉMIRE.

Il faut que tu me fuies!

TURENNE.

Azémire, on a vu des amantes trahies,
On a vu des ingrats, d'un beau deſtin laſſés,
Inſulter aux ſermens qu'ils avaient prononcés,

Délaiſſer une amante, &, pour comble d'injure,
Aller nourrir loin d'elle une flamme parjure.
Mais ſe voir l'un à l'autre arrachés malgré ſoi,
Mais rompre ſes liens ſans dégager ſa foi,
Mais fuir en l'adorant un objet plein de charmes,
Mais retrouver par-tout ſa préſence & ſes larmes!
Quel effroyable ſort s'appeſantit ſur nous!
En cauſant vos tourmens je ſouffre plus que vous.
Ne me retenez plus. Dieu m'appelle & me guide;
Dieu m'attend.

AZÉMIRE.

Tu le veux, eh bien, fuis-moi, perfide.
Sur-tout vante-moi bien ton héroïque effort;
Tu crois ſervir le Ciel en me donnant la mort:
Le Ciel de tes fureurs ne peut être complice,
Sous les murs de Sion il me doit ton ſupplice:
Va, tremble d'invoquer au jour de ton trépas
Azémire qui t'aime, & ne t'entendra pas.
(*) Tu veux m'abandonner? eh! comment y ſurvivre?
Tu peux reſter, cruel, ſi je ne peux te ſuivre.

(*) Le morceau ſuivant eſt imité du quatrième Livre de l'Énéïde.

Mene fugis? per ego has lacrimas dextramque tuam, te,
Quando aliud mihi jam miſeræ nihil ipſa reliqui,
Per connubia noſtra, per inceptos hymenæos,
Si bene quid de te merui, fuit aut tibi quicquam
Dulce meum: miſerere domûs labentis; & iſtam,
Oro, ſi quis adhuc precibus locus, exue mentem.

Par nos feux mutuels, par le plus doux lien,
Par ces pleurs, aujourd'hui je n'ai plus d'autre bien,
Dépouille en ce moment une ame injuſte & dure;
Ah! ton Dieu, quel qu'il ſoit, doit venger le parjure.
Chrétiens, Princes, Sujets irrités contre moi,
J'ai tout bravé, Turenne, & tout bravé pour toi.
Mon ſceptre, ma couronne à toi ſeul aſſervie,
Cet orgueil, ces honneurs, cet éclat de ma vie,
La pudeur que je crus pouvoir toujours chérir,
Imprudente! pour toi quand j'ai pu les trahir,
Tu pars; & loin de toi, ta malheureuſe amante,
Loin de toi ſur ces bords tu la laiſſes mourante!

TURENNE.

D'Amboiſe!

AZÉMIRE.

Je le vois, ton cœur eſt agité:
Il ne renferme point tant d'inhumanité.

TURENNE.

Laiſſez-moi; de vos pleurs j'ai peine à me défendre,
Et déjà mon devoir ne ſe fait plus entendre.

AZÉMIRE.

Prends auſſi, prends mes jours, ſi tu fuis loin de moi;
Ils me ſont odieux, ils ne ſont plus à toi.

Te propter Libycæ gentes, Nomadumque Tyranni
Odere, infenſi Tirii: te propter eumdem
Extinctus pudor, & quâ ſolâ ſidera adibam,
Fama prior: cui me moribundam deſeris hoſpes?

Va retrouver Bouillon ; du ſang de ton amante,
Va, cours à tes Chrétiens offrir ta main fumante.
Dis-leur : J'ai pu la voir ſans me laiſſer fléchir,
Tremblante à mes genoux, pleurer, prier, gémir.
Dis-leur : Elle n'eſt plus, & j'ai tranché ſa vie ;
Comblé de ſes bienfaits, Chrétiens, je l'ai punie,
J'ai mépriſé ſes pleurs, c'était peu du mépris ;
Elle m'idolâtrait, ſa mort en eſt le prix.

TURENNE.

Ciel !

AZÉMIRE.

Tu frémis ! Turenne.

TURENNE.

O ma chère Azémire !
Sur le cœur d'un amant tu connais ton empire.
Et je te fuirais ! moi ! qui, moi t'abandonner !
La France & les Chrétiens ont beau me l'ordonner.
Je veux te voir, t'aimer, t'idolâtrer ſans ceſſe,
Jouir de mon bonheur, du tien, de ma tendreſſe,
Loin de tous les regards brûler à tes genoux,
Brûler, être à jamais ton amant, ton époux,
Toi-même : & ſi d'un Dieu l'autorité cruelle
A des liens ſi chers veut me voir infidèle,
Je lui déſobéis ; &, dût-il ſe venger,
Tu le veux, c'eſt aſſez, je cours me dégager.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

TURENNE.

JE crains, je fuis d'Amboiſe. Il faut que je l'attende;
Il faut que je lui parle, & que ſon cœur m'entende.
Je dois lui déclarer..... l'oſerai-je jamais?
Il approche.

SCÈNE II.

TURENNE, D'AMBOISE.

D'AMBOISE.

PARTONS, nos compagnons ſont prêts.
Tu ne me réponds point?

TURENNE.

Tu vois couler mes larmes.
C'eſt te répondre aſſez.

D'AMBOISE.

Pourquoi donc ces alarmes?

Ah ! fais taire un moment de frivoles douleurs ;
Une fois hors des murs je te permets les pleurs.
Marchons.

TURENNE.

Attends encor.

D'AMBOISE.

C'eſt déjà trop attendre.

TURENNE.

Je ne puis te parler.

D'AMBOISE.

Je n'oſe te comprendre.

TURENNE.

Au nom de la pitié.

D'AMBOISE.

Que veux-tu ?

TURENNE.

Je frémis.

D'AMBOISE.

As-tu donc oublié ce que tu m'as promis ?

TURENNE.

Je n'ai rien oublié ; mais plains mon infortune,
Mais ne m'oppoſe plus une gloire importune,
Ni Bouillon, ni ce Dieu que je dois redouter,
Et que mon cœur ſéduit ne peut plus écouter.

D'AMBOISE.

Juſte Ciel!

TURENNE.

Ce langage a lieu de te ſurprendre.
Oui, c'en eſt fait, d'Amboiſe, il a fallu me rendre,
Je ne partirai point. Tu n'as pas vu ſes pleurs,
Tu n'as pas d'Azémire entendu les douleurs;
J'ai tout fait, tout tenté pour vaincre ma tendreſſe,
De mon cœur mille fois accuſé la faibleſſe.
Un père, ma patrie, un ami dans ce jour,
L'honneur, Bouillon, Dieu même a combattu l'amour;
Contre elle, juſqu'à moi, tout s'eſt uni: n'importe,
Seule avec ſon amour Azémire l'emporte;
Et, las de prolonger un inutile effort,
En tombant à ſes pieds, j'ai déſiré la mort.

D'AMBOISE.

Dieu!

TURENNE.

S'il faut que je meure ou que je la trahiſſe,
C'eſt au Ciel à frapper, j'attendrai mon ſupplice:
Car enfin, d'un tel coup ſi je vais l'accabler,
Crois-tu que l'avenir pourra la conſoler?
J'aurais gardé ce prix à l'amour le plus tendre?
Je pourrais....

D'AMBOISE.

C'eſt aſſez, je ne veux plus t'entendre.
Mais puiſque j'écoutais un chimérique eſpoir,
Puiſque l'honneur ſur toi n'a plus aucun pouvoir,
Puiſque tu veux ramper aux pieds d'une maîtreſſe,
Puiſque je dois enfin rougir de ma promeſſe,

Et que d'un fol amour indignement charmé,
Tu me punis si bien de t'avoir estimé :
Je pars, & je vais dire aux Français qui t'attendent :
Français, c'est vainement que vos cris le demandent,
Il déteste son Dieu, la gloire, la vertu.
Turenne n'est qu'un lâche.

TURENNE.

Ah ! cruel, que dis-tu ?
Si le fer sarasin ne me l'a point ravie,
D'Amboise, tu la hais, c'en est fait, prends ma vie ;
C'en est fait, jeune encor, j'ai déjà trop vécu,
Et cet indigne outrage....

D'AMBOISE.

Il pleure : j'ai vaincu.
Va, laisse-les couler ces larmes du courage,
Du réveil d'un Héros éclatant témoignage.
Non, tu n'es point un lâche ; & si jamais ton front
Eût supporté la honte & rougi d'un affront,
Si ta valeur cent fois ne s'était signalée,
Je ne te viendrais pas chercher dans Héraclée ;
Je n'aurais rien promis. Pardonne si ma voix
D'un odieux reproche outrageant tes exploits,
A su bientôt fixer tes vertus incertaines,
Rallumer ce beau feu qui coule dans tes veines,
Et si le cœur enfin d'un brave Chevalier,
Guéri par une insulte, a brillé tout entier.

TURENNE.

Ote-moi mon amour. Du moins, s'il faut te suivre,
En ne me voyant plus, fais qu'elle puisse vivre.

D'un regard de courroux ſi Dieu voit mes combats;
Non, Turenne, ô mon Dieu! ne ſe révolte pas.
Ah! qu'au fond de ſon cœur ta voix daigne deſcendre:
Prends pitié de ce cœur que tu formas ſi tendre,
De mille paſſions jouet infortuné,
Roſeau faible & fragile, aux vents abandonné.
Sur-tout que tes bontés ne s'écartent point d'elle.
Si mes vœux, Dieu clément, ſont pour une Infidelle,
Ignorer ta Loi ſainte, eſt-ce un crime odieux,
Un forfait qui la rende étrangère à tes yeux?
Elle vient. Je la vois. Où fuir? O Ciel!

D'AMBOISE.

Demeure.

TURENNE.

D'Amboiſe, en la quittant tu veux donc que je meure!
Quel moment?

D'AMBOISE.

Prends courage & me laiſſe parler.

SCÈNE III.

Les mêmes, AZÉMIRE, ISMÈNE.

AZÉMIRE.

Nos deſtins ſont heureux, ceſſez de les troubler;
A me trahir, Seigneur, ceſſez de le contraindre,
Et reſpectez des feux que rien ne peut éteindre.

Si de vos compagnons j'ai rompu les liens ;
Allez, portez vos pas vers le camp des Chrétiens ;
J'y conſens ; mais enfin puis-je ſans quelque peine,
Voir ſi-tôt mes bienfaits payés de votre haine ?
Ah ! du moins vous ſavez que Turenne aujourd'hui
N'eſt plus à mon amour arraché malgré lui,
Qu'il ne peut aux Chrétiens ſacrifier ſa flamme.

D'AMBOISE.

D'un inutile eſpoir vous vous flattez, Madame.

AZÉMIRE.

Qu'entends-je ?

D'AMBOISE.

Il a fallu forcer ſa volonté ;
Il oſait de ſon Dieu braver l'autorité.

AZÉMIRE.

Quoi, Seigneur, à me fuir vous conſentez encore ?
Vous me quittez !

D'AMBOISE.

Qu'il parte, ou qu'il ſe déshonore.
Choiſiſſez.

AZÉMIRE.

Malheureuſe ! ah ! tout m'eſt enlevé.

D'AMBOISE.

Pour les plus grands deſtins Turenne eſt réſervé.
Faut-il que mon ami, foulant aux pieds la gloire,
Perde en de vains ſoupirs ſa vie & ſa mémoire ;

Et comment pouvez-vous reprocher à ſon cœur
D'oublier des ſermens qu'a démentis l'honneur ?
Il n'a pas dû choiſir le temps de votre abſence,
Partir en vous trompant : cet excès de prudence
Eſt d'un amant perfide, & non d'un Chevalier
Que l'oubli du devoir peut ſeul humilier.
Contemplez d'un œil ferme un départ néceſſaire.
Eh ! s'il ne s'agiſſait que d'un Guerrier vulgaire,
Exempt de repentir, ignorant la vertu ;
Mon zèle en un ſeul jour tant de fois combattu,
Pourrait l'abandonner aux vengeances céleſtes,
Et d'un courage éteint ne plús chercher les reſtes.
C'eſt un Héros : je dois lui rendre ſon deſtin ;
C'eſt mon ami, Madame ; & j'ai promis enfin.
L'amitié contre vous lui ſervira d'égide.
Excuſez ce diſcours peut-être un peu rigide ;
Vous cherchez dans ſes yeux un langage plus doux,
Vous m'écoutez à peine ; & que prétendez-vous ?
Dans un projet honteux votre ame eſt affermie ;
Il vous aime & ne peut vous conſacrer ſa vie :
Entre vous deux, Madame, eſt-il quelque lien ?
Vous êtes Muſulmane, & Turenne eſt Chrétien.

AZÉMIRE.

Oui, de tant de motifs je conçois l'importance :
Son ſilence a déjà prononcé ma ſentence.
Turenne, je croyais, & pouvais-je en douter ?
Que jamais votre amour n'oſerait me quitter.
Juſqu'au dernier moment je me ſuis abuſée.
Allez ; mon eſpérance eſt enfin épuiſée :

Allez.

Allez. Vôtre bonheur n'eſt plus auprès de moi ;
Je reçois vos adieux, je vous rends votre foi.
Rempliſſez d'un Héros la noble deſtinée ;
Et moi, Reine ſans gloire, amante infortunée,
Je traînerai le cours de mes longues douleurs :
N'irritez point le Ciel qui condamne vos pleurs.
Avant que loin d'ici vous cherchiez la victoire,
Sur ces remparts ſanglans craignez une autre gloire.
Craignez que ſous vos coups tout mon ſang répandu....
Pour vous avoir aimé, c'eſt le prix qui m'eſt dû.

D'AMBOISE.

Le Ciel eſt juſte. Alors qu'on a ſu lui déplaire,
Ce n'eſt pas un forfait qui fléchit ſa colère.
Non, Madame ; écoutez des préſages plus ſûrs.
La guerre va bientôt s'éloigner de vos murs ;
Et tranquille bientôt, loin du fracas des armes,
Dans le ſein de la paix vous ſécherez vos larmes.
J'implorerai moi-même.....

AZÉMIRE.

Epargnez-vous ce ſoin.
Que m'importe la paix ? Je n'en ai plus beſoin.
Mais vous qui m'oppoſez un ſilence inflexible,
Vous que j'ai tant aimé, vous que j'ai cru ſenſible,
Qu'Azémire du moins puiſſe encor une fois
Recevoir vos ſoupirs, entendre votre voix.

TURENNE.

Aux rives du Jourdain j'emporte votre image.
Azémire, en ces champs dévoués au carnage,

Du moins j'oſe eſpérer qu'un plus heureux deſtin
De mes jours que je hais aura marqué la fin.
Oubliez une amour auſſi tendre que vaine;
Oubliez, s'il le faut, juſqu'au nom de Turenne.
Adieu.

AZÉMIRE.

Partez.

TURENNE.

Hélas!

AZÉMIRE.

Ne m'importunez plus.

D'AMBOISE (*entraînant Turenne égaré*).

Viens, ſuis-moi; c'eſt ici.

SCÈNE IV.

AZÉMIRE, ISMÈNE.

AZÉMIRE.

PLEURS, ſanglots ſuperflus!
Turenne! il fuit. Et moi! douleur inſupportable!
Turenne! il remplit ſeul mon ame inconſolable.
Je ne le verrai plus, & je vais déſormais
L'appeler, le chercher, ſans le trouver jamais.
L'amour venait s'unir à toutes mes penſées,
Loin de lui, ſous ſes yeux à lui ſeul adreſſées;
Je ne voyais que lui; les ténèbres, le jour,
L'air que je reſpirais, tout devenait amour.

Turenne ! il ne craint pas une amante outragée.
Voilà donc que je meurs ! ma mort ſera vengée.
Allons, quittons ces lieux, ces lieux jadis charmans,
Témoins de mon bonheur, tout pleins de ſes ſermens,
Et maintenant voilés de ma douleur profonde,
Où je ne le vois plus, où je ſuis ſeule au monde.
Courons.

ISMÈNE.

Qu'eſpérez-vous?

AZÉMIRE.

Je pourrai le revoir.
Je mourrai de ſa main; c'eſt mon dernier eſpoir.

ISMÈNE.

De quel affreux deſſein votre ame eſt agitée?

AZÉMIRE.

C'eſt la mort qu'il me faut. Je l'ai bien méritée,
Lorſque j'ai lu mon ſort dans les yeux d'un Chrétien,
Quand mon cœur imprudent oſa chercher le ſien,
Quand ſur le trône, hélas ! j'ai ceſſé d'être Reine.
Périſſent les Chrétiens, & moi-même, & Turenne,
Et ce jour, où, pouſſé par un zèle odieux,
Fondit ſur l'Orient l'Occident furieux !

SCÈNE V.

Les mêmes, SOLIMAN, NARSÈS, *Soldats.*

SOLIMAN.

Aux champs d'honneur, Madame, il eſt temps de me rendre;
D'autres ſont maintenant chargés de vous défendre.
Vous ne me verrez plus. Tandis que ſur mes pas
Narsès & mes Guerriers vont chercher les combats,
Turenne....

AZÉMIRE.

Il eſt parti.

SOLIMAN.

Quoi! Madame....ô faibleſſe!
Mais je me ſuis promis de vaincre ma tendreſſe;
Il ſuffit. Soliman, détrompé de ſes feux,
Ne s'abaiſſera point à des retours honteux.
Un Chrétien a ſéduit votre ame infortunée;
Le cruel! je vous vois plaintive, abandonnée:
Je le hais encor plus. Il a pu vous trahir!
Vous n'avez plus d'appui: je veux vous en ſervir;
Et ſi votre dépit demande une vengeance,
Plus d'amour, plus d'hymen, & plus de récompenſe:
Mais enfin de mes coups rien ne le peut ſauver,
Et, ſa tête à la main, je viens vous retrouver.

AZÉMIRE.

Qu'il vive. Ah! contre lui ne portez point vos armes.
Et vous.... vous le témoin de mes dernières larmes,

Gouvernez mes Etats, régnez ſur mes Sujets;
Je demande pour eux vos exploits, vos bienfaits;
Régnez, & puiſſiez-vous reconquérir l'Aſie!
J'ai trahi ſes deſtins, j'aimais, je ſuis punie.

(*Elle ſe frappe.*)

SOLIMAN.

Qu'ai-je vu?

AZÉMIRE.

Dieu puiſſant, Dieu de l'Aſie, ou toi,
S'il eſt vrai qu'aujourd'hui ta main pèſe ſur moi,
Dieu des Chrétiens, punis l'ingrat qui m'abandonne:
Qu'il entende par-tout .... Mais non, je lui pardonne.
Pour prix de mon trépas je ne veux obtenir
Qu'un peu de ſon amour & de ſon ſouvenir.
Qui, moi! le déteſter! ne le crois point, Turenne;
En prononçant ton nom je ne ſens plus ma haine;
Je meurs, & c'eſt pour toi. Viens, reviens en ces lieux,
Entends mes derniers cris; je fus chère à tes yeux;
Que ta main preſſe encor la main de ton amante;
Si tu ne me hais pas, adieu, je meurs contente.

(*Elle expire.*)

FIN.